

# LE REFLET

---

MAGES DE LA RUE MONGE 1

CHARLOTTE MUNICH

# MENTIONS LÉGALES

© Charlotte Munich

2019

Tous droits réservés

ISBN : 979-10-359-1650-3

Dépôt légal : octobre 2020

Achevé d'imprimer en France.

## AVERTISSEMENT

Cette histoire a été publiée pour la première fois dans le recueil de nouvelles *Trois fois deux*, qui contient aussi deux autres novellas, écrites respectivement par les délicieuses Tamara Balliana et Marion Olharan. Si vous avez déjà lu *Trois fois deux*, vous ne trouverez rien de nouveau dans ces pages.



*Pour tous ceux qui voudraient prendre le thé avec leur ombre*



## DE QUI PARLE-T-ON

ALEX : blonde, gentille, bien élevée. Elle voudrait bien savoir qui jouerait son rôle dans un film d'horreur, cependant. Et sera-t-elle vraiment condamnée à se trimballer en tailleur avec un ordinateur sur l'épaule jusqu'à la fin de ses jours ?

CAMILLE : grand, brun, mal léché. C'est son anniversaire et il n'est pas content; il a une ou deux excuses plus ou moins valables. Cette nuit est dangereuse pour lui.





ALEX

SI J'Y ARRIVE, j'arrête le sucre, le gluten, les magazines féminins, la procrastination et l'autocritique. Si j'attrape ce train, je fais brûler des cierges à Notre-Dame et je donne du fric, tiens, je donne un mois de salaire à la Croix-Rouge, et je vais servir des soupes tous les week-ends aux Restos du Cœur. Pitié, ô dieux de l'Olympe et de la chance, laissez-moi arriver à temps. Juste une fois, rien qu'une fois dans ma vie, un petit coup de pouce du destin.

Mais j'ai pris un mauvais embranchement dans les rues du bled et la gare n'est nulle part en vue. Par où est-ce qu'on était venus, déjà ? Pas par là, c'est sûr. Cette maison à tourelles avec un pigeonnier et un parc gigantesque ne me dit rien du tout. Et je me serais aussi souvenue de ce tilleul énorme, je ne savais même pas que c'était possible d'avoir un tilleul aussi gros.

Je suis paumée et il n'y a personne pour me renseigner. Je

cours plus vite. Quand on n'a pas de sens de l'orientation, on a des jambes. J'ai les mollets et les poumons en feu et mon talon droit ne va plus tarder à me lâcher. Au bout, là-bas, je tourne à droite, c'est sûrement par là. Ça ne peut être que dans cette direction, sinon je rate le train, je rate la chance de ma vie, et c'est juste impossible.

Comme d'habitude, la réunion s'est éternisée à cause de cet abruti de Camille et de ses questions à la noix. Il se sent obligé de couper les cheveux en quatre, comme si ça l'intéressait vraiment de tout savoir, comme si c'était nécessaire.

Je n'arrive pas à cibler ce mec. Parfois il a l'air de s'en foutre suprêmement, y a rien à faire, si un sujet ne le captive pas, on ne le forcera pas à se pencher dessus.

Mais là, il avait l'air à fond, tellement à fond qu'il n'y avait plus rien à faire pour le retenir d'entrer dans les détails et les détails des détails. Un cauchemar. J'ai cru que ça ne prendrait jamais fin. Quant aux clients, M. et Mme Mirabiot, eh bien... en bons dirigeants de PME, ils ont de l'énergie à revendre, et bien sûr, leur entreprise est leur sujet de prédilection absolu. Ils sont tout simplement intarissables.

Moralité, quand cet idiot a enfin consenti à arrêter de relancer la conversation et qu'on a pu tout remballer, c'était déjà presque trop tard pour le dernier train. Pourtant il connaissait pertinemment les horaires, on s'en était parlé sur le trajet aller, on avait bien noté l'heure à ne pas dépasser, on s'était mis d'accord.

Mais il fallait encore prendre congé du client en respectant les formes, faire accepter à sa femme, un vrai moulin à paroles, que la réunion était terminée. Et les politesses, ça tombe toujours sur moi. Camille, lui, s'en est tiré par un « au revoir, on reste en contact » des plus cavaliers, lancé par-dessus son épaule. Imperméable au savoir-vivre le plus élémentaire. Il s'en fout, du moment que son planning est carré, qu'on est rentrés dans le moindre détail au prix d'heures et d'heures de discussions qui rendent tout le monde

dingo, et que tous les chiffres sont au cordeau. Et puis il est parti, les mains dans les poches, en me laissant me trimballer le rétroprojecteur qui pèse deux tonnes et demie et qui me freine dans mon sprint éperdu pour **ATTRAPER CETTE SALOPERIE DE TRAIN.**

Je suis certaine qu'il est déjà sur le quai, lui, Camille, pendant que je cours comme une dératée et que mes talons martèlent le macadam parfait de cette ville étrange, ployant un peu plus à chaque foulée, et que les sacs du projecteur et de l'ordinateur me battent les flancs sur un rythme désordonné. Les lanières sont beaucoup trop longues pour moi, réglées ce matin pour cet échalas de Camille. Il a même sûrement eu le temps de s'acheter un journal, et un café, de humer bien tranquillement les odeurs de la forêt et des prés en fleurs, de tendre son visage vers le soleil de fin d'après-midi pour absorber la chaleur des doux rayons. Il mérite mille morts douloureuses, il mérite des siècles de torture.

Je m'arrête au carrefour, j'enfonce mon pouce sous mes côtes. Point de côté. Un coup d'œil à ma montre et le point de côté me remonte dans l'estomac. Plus que quatre minutes avant le départ du train. Il va me falloir un miracle.

Je ne peux pas le louper. Le rendez-vous de ce soir est trop important. C'est peut-être littéralement la chance de ma vie : je dîne avec Jasper White. Il s'avère qu'il est le cousin germain du mec actuel de ma copine Nina. Un réalisateur oscarisé doublé du scénariste le plus brillant de sa génération. Quand je regarde ses films j'ai des frissons. Je suis sûre qu'une connexion va se nouer entre nous, à un niveau cosmique. Et par là, je ne veux pas forcément dire qu'il va accepter de lire le script que j'ai mis des mois, des années à polir, et comprendre que le cinéma d'horreur n'est pas mort. Non. Je pense qu'entre lui et moi c'est plus profond que ça, il va s'établir une sorte d'entente naturelle. Jasper va se rendre compte que nous sommes deux êtres

humains en harmonie, que c'est une évidence. Ça ne peut pas se passer autrement.

Nina a tout arrangé. Ce dîner, c'est la seule fenêtre de tir pour lui, entre son marathon presse épique à Paris et un tournage de série qui démarre en Roumanie demain. Nina et son mec doivent l'accompagner à l'aéroport à vingt-deux heures.

Trois minutes cinquante secondes. Je me remets à courir. Je ne sais même plus d'où je viens exactement. Je suis en train de perdre la boule.

Dans cette rue les maisons sont si immenses que j'ai l'impression de faire du sur-place, pleines de bijoux de façade, leurs jardins vastes et bien entretenus. C'est à se demander qui habite là. Toujours pas un bruit dans les rues désertes, rien que le chant des insectes et des oiseaux. Je m'arrête à nouveau à un carrefour et je tends l'oreille, dans l'espoir de détecter au loin le plus infime bruit de train. Mais rien, à vrai dire les battements de mon cœur me cassent les oreilles. Sans compter tous ces cui-cui, ces boâ-coâa insouciantes et ces frrroutioutiou baroques qui me stressent — comme si les oiseaux dans les arbres commentaient ma trajectoire erratique et se payaient ma tête.

Trois minutes quinze. J'implore le ciel et les enfers dans la même supplique. Je ferais n'importe quoi, n'importe quoi pour trouver la gare.

— Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ?

Je sursaute. Je ne l'ai pas vu venir, celui-là. Perché sur son vélo, il a l'air minus. Et vieux. On fait encore du vélo à cet âge-là ?

Je souris avec gratitude.

— Oui, haleté-je : la gare !

Il regarde sa montre.

— Oh, on dirait que vous allez rater le dernier train.

Je me renfrogne.

— Justement, je ne peux pas le manquer. Je donnerais même à peu près n'importe quoi pour l'avoir.

Un sourire confiant et serein étire les rides et ridules sur le visage du petit monsieur à vélo.

— Avec un peu d'aide, vous pouvez encore y arriver. Je vous emmène !

Comme j'hésite, il insiste :

— Allez, dépêchez-vous ! C'est pas le moment de traîner.

D'un signe de la main par-dessus son épaule il désigne son porte-bagages.

Huh.

Si j'étais moins désespérée, peut-être que je ne le ferais pas. Mais là, je grimpe sur le porte-bagages. Mes sacoches pendent de chaque côté de la roue arrière. Le papy donne une poussée du pied, et commence, lentement, à pédaler. Si lentement que je suis sûre, l'espace d'une bonne seconde, qu'on va se vautrer sur le bitume et que je vais passer la soirée aux urgences gériatriques.

— C'est parti ! lance le petit vieux.

Et de fait, on avance.

Mais pas très vite.

Je suis plutôt certaine que je serais plus rapide en courant.

— C'est gentil, dis-je en m'accrochant désespérément au porte-bagages derrière moi, mais vraiment, c'était pas la peine. Vous pouviez juste m'indiquer la gare.

Le papy regarde sur le côté, laissant le vélo faire une grande embardée vers le milieu de la route déserte, et me sourit.

— Mais on n'aurait pas eu le loisir de se rencontrer, et de discuter !

Oh, zut, je suis tombée sur le papy dragueur. Si je parviens à me rapatrier vers Paris alors que le mauvais sort s'acharne sur moi, je...

— Ça m'est déjà arrivé d'être en retard, à moi aussi, raconte le papy en pédalant avec la lenteur d'un limaçon.

Sans blague. Deux minutes.

— Je sais reconnaître une jolie fille et une urgence vitale quand je les vois.

— Merci, merci, c'est super gentil.

Nous bifurquons à gauche et enfin, enfin je reconnais les abords de la gare. Et la voix suave de la nana SNCF. Et le bruit du train qui approche.

Le vélo s'arrête et je bondis. Je m'emperlificote dans les lanières de sacoche, maudis Camille pour la énième fois en un quart d'heure. Mes jambes me lâchent juste un peu sur les derniers mètres, mais je me rattrape au mur. Comme je suis polie, je me retourne pour remercier le petit vieux, bien que je n'en aie absolument pas le temps. Il a déjà disparu et je ne l'aperçois nulle part. Quel type bizarre. Mais pas le temps d'épiloguer : le train entre en gare et j'ai encore toute une passerelle à franchir. Deux escaliers d'une hauteur absurde. Des talons et des jambes qui flanchent. C'est parti.

J'escalade les marches à bout de souffle en tirant sur la rampe pour me hisser plus vite. Mon regard erre sur le quai, à la recherche de Camille, mais il doit être caché derrière l'un des panneaux publicitaires, ou par l'un des premiers wagons qui abordent le quai.

Je trébuché plus que je ne cours jusqu'au portillon automatique. Où est mon ticket ? Je fouille toutes mes poches, frénétique : les mini-poches de ma jupe de tailleur, à l'intérieur de ma veste, la poche à scratch de la sacoche ordinateur. Ticket, ticket, ticket ! Où es-tu ? Si proche du but, si proche.

— Grouille-toi, Alex, fait une voix grave derrière moi.

Camille. Il n'est pas sur le quai. Il est en retard comme moi ! Il

s'est probablement paumé lui aussi, et maintenant se trouve également en danger de rater le précieux dernier train.

Une part sombre de moi-même exulte de voir Camille contrarié, en difficulté. J'admets. J'indique :

— J'ai perdu mon ticket.

Il gronde :

— Ouais, ben moi j'ai le mien, alors laisse-moi passer.

Il m'énerve.

— Tu n'as qu'à prendre l'autre portillon.

Ça y est, le train est à quai. Camille secoue sa tête brune, sourcils froncés.

— L'autre est pété.

Et c'est vrai : une sorte de signalisation faite à la main doublée d'un emballage plastifié informe les voyageurs que l'autre portillon est hors d'usage.

— Laisse-moi passer, demande à nouveau Camille.

Je plisse les yeux, sans cesser de chercher mon ticket dans toutes ces poches que je sais pourtant pertinemment être vides.

— Pas question.

Il lève les yeux et les mains au ciel dans un geste d'exaspération.

— Alex. Laisse-moi y aller, et tu pourras passer derrière moi.

Ah. Je n'y avais pas pensé. Je m'écarte en grinçant :

— Si t'essayes encore de m'arnaquer, tu me le paieras.

Ma sortie doit le surprendre parce que le ticket lui tombe des mains. Il se baisse pour le ramasser. Je trépigne.

— Dépêche, dépêche, dépêche.

Il me fusille du regard, puis introduit son ticket. Les portes automatiques du train commencent à sonner au moment où je franchis le portillon derrière lui et où il pousse le battant pour s'échapper.

— Aaah !

Il est sorti en me tenant la porte et s'élance en direction du train dès que j'ai franchi la barrière à sa suite. Sauf que je reste accrochée là, retenue par les lanières de ces foutues sacoches. C'est tout emmêlé. Je tire, je m'obstine. Rien à faire.

Le signal sonore du train se prolonge. Comme un oiseau pris au piège, je regarde Camille qui traverse les quais sur la passerelle, entame la descente des marches d'un pas souple et précis. Il va l'avoir, ce train. Moi aussi j'aurais pu l'avoir sans tout cet attirail absurde, sans mes talons malcommodes, sans mon rétroprojecteur.

Le signal s'arrête, Camille bondit, les portes du train se ferment dans un claquement pneumatique. Je crois que je vais pleurer. Le train démarre, emportant avec lui mon futur et mon irritant collègue.

J'ai réussi à me dégager du portillon, mais bien sûr c'est trop tard. Au lieu de pousser vers le quai, je rebrousse chemin vers la petite gare. Je vais vérifier les horaires, on ne sait jamais.

La tête basse, la respiration encore haletante, je redescends lentement en me tenant à la rampe. J'ai les jambes en coton et mon moral est quelque part tout au fond. Les sacs pèsent de plus en plus lourd et me scient les épaules. Je crève de chaud. Les tailleurs, c'est pas fait pour piquer des cent mètres.

Le bâtiment de la gare est fermé. Sur son flanc, un panneau indique des horaires modifiés pour cause de travaux. Ce train était effectivement le dernier. Le prochain pour la ville est à six heures demain matin.

Tant pis. Je dégaine mon téléphone. Je vais prendre un taxi jusqu'à Lyon. Je peux encore l'attraper, ce TGV. Pour un Uber, faudra repasser, mais il doit bien y avoir une compagnie de taxis locale. Je me retourne en pianotant sur mon écran et je me cogne dans Camille.

— Aïe.

Techniquement, c'est moi qui lui ai filé un coup de boule dans



la clavicule, mais j'ai besoin de me défouler et tout ça, c'est un peu de sa faute. Je lui demande :

— Comment t'as fait pour le louper ?

Il soupire.

— Je l'ai fait exprès.

Hein ?

Il explique :

— Par solidarité. Je ne voulais pas t'abandonner toute seule ici. T'avais l'air paniqué.

— J'étais paniquée à l'idée de rater le dernier train, grincé-je. À part ça, tout va bien. C'était pas la peine de rester. T'aurais dû le prendre.

— Ouais, ben je suis resté, répond-il d'un air buté.

J'indique mon téléphone :

— De toute façon, je vais prendre un taxi pour Lyon. Tu veux en profiter, du coup ?

Il acquiesce et s'assied sur le muret qui borde l'accès au quai, silencieux et accusateur, tandis que je compose le numéro de la compagnie de taxi du coin.

Une voix masculine me répond à la cinquième sonnerie.

— Je voudrais un taxi, dis-je. C'est pour aller à Lyon.

— Pas possible, répond la voix.

— Comment ça, pas possible ?

— Je travaille pas ce soir.

Je respire doucement par le nez. Mes parents m'ont appris à rester toujours calme et polie.

— Dans ce cas, auriez-vous la gentillesse de me mettre en contact avec un collègue, s'il vous plaît ?

Camille me scrute et ça m'énerve, et quand je m'énerve, je redouble de politesse. Je me retourne et je m'éloigne, gagnant le petit parking bordé de cerisiers couverts de fruits.

— Y a que moi, dit le type.

Quoi ? Pas possible.

— Je vous paierai, proposé-je, désespérée. Des heures sup. Le triple du tarif. S'il vous plaît.

Mais le type est intraitable.

— Désolé, je suis pas dispo.

Et il me raccroche au nez. J'essaye à nouveau, mais maintenant ça ne décroche plus, l'appel bascule sur messagerie.

Incrédule, j'effectue une recherche de trains, un rapide calcul. Si je fais venir un taxi de Lyon à cette heure-ci, avec les bouchons, mon TGV me passera sous le nez. Il y en a d'autres plus tard, mais pour le dîner, ce sera fichu.

Est-ce que j'ai envie de me ruiner pour trouver porte close ? Bof. Autant le reconnaître tout de suite : c'est raté. C'était l'opportunité d'une vie, mais elle vient de me filer entre les doigts.

Je rebrousse chemin. J'annonce à Camille :

— Pas de taxis, plus de trains avant six heures demain.

Il acquiesce.

— Y a une auberge en ville, indique-t-il. Je vais dormir là.

Et comme je ne vais pas dormir à la belle étoile, la tête calée sur mon rétroprojecteur, je lui emboîte le pas.

## CAMILLE

JE DÉTACHE mon regard des mèches humides sur le cou d'Alex quand elle se retourne, une expression dégoûtée sur le visage. Le soleil est encore haut et chaud et elle a visiblement beaucoup couru. Dans sa tenue de working girl et avec ses talons, ça relève de la magie noire. Je fais deux pas vers elle et prends une des deux sacoches. Tout à l'heure en quittant cette drôle de réunion j'ai fait exprès de partir en lui laissant tout ce fatras. J'ai songé un instant à embarquer un des deux gros sacs, et j'y ai renoncé sciemment. J'étais énervé, stressé, j'avais envie de me venger en faisant souffrir quelqu'un un peu au hasard, et c'est tombé sur cette bonne Alex. Voilà, je le confesse, j'ai recouru à ce geste passif agressif pas très reluisant qui nous a fait à tous les deux, je suppose, rater le dernier train.

Je savais qu'elle risquait de le manquer. Ce que je ne savais pas, c'est que cela la mettrait dans un tel état.

— T'aurais pu l'avoir, toi, me tance-t-elle à nouveau.

— J'aurais pu l'avoir, mais je n'allais pas te laisser ici au milieu de nulle part dans cet endroit mal famé.

Pause dans la conversation tandis que nous regardons autour de nous. On ne fait pas moins mal famé, en matière d'endroits. Il y a peut-être des villages suisses mieux rangés ou plus fleuris, mais j'en doute. Tout est tellement propre et parfait qu'on dirait un décor de cinéma.

Je ne sais pas quoi faire de cette Alex, avec ses mines de saintenitouche et ses attitudes de bonne élève, toujours le doigt en l'air, la tête apparemment farcie de petites attentions et de formules de politesse. Ça ne peut pas être sa vraie nature. Personne n'est comme ça dans la vraie vie, gentil, prévenant, toujours poli. C'est un masque.

Remarque, ce train raté semble la contrarier au point de la faire sortir de ses gonds.

— On dirait que tu t'en fous, lance-t-elle sur un ton de reproche alors que nous nous mettons en marche dans la direction indiquée par Google Maps, le poids de notre matériel mieux réparti entre nous à présent.

— De rester coincé ici ce soir ? C'est quand même pas la fin du monde, si ? C'est un endroit plutôt agréable. Ça fait comme une escapade en semaine, comme un week-end ou des microvacances.

— Je suppose, oui, si on a besoin d'une escapade. Moi, dit-elle sur un ton où perce une drôle de douleur, j'avais des plans à Paris ce soir.

Je ne demande pas lesquels, parce que la vie d'Alex ne me regarde pas. Mais mon cerveau essaye quand même d'imaginer. Une soirée entre copines ou un enterrement de vie de jeune fille. Pas important, sauf si Alex est le témoin par exemple. Ou bien elle a invité des gens à dîner chez elle, et elle va devoir annuler. Je pense bien que ce genre de contretemps rendrait dingue une

personne comme Alex. C'est pas poli d'annuler à la dernière minute, et tout est poli chez elle.

— Ouais, je dis, ben moi aussi j'avais des plans, et puis après ? C'est pas la fin du monde. Tu reportes et la Terre continue de tourner.

Au même moment, mon téléphone sonne. C'est tante Clothilde, évidemment. Je décroche en soupirant.

— C'est malin, dit-elle sans préambule. Tu l'as fait exprès.

— Je suis désolé, dis-je. Vous n'avez qu'à faire sans moi.

Est-ce que je l'ai fait exprès ? Je n'en suis pas tout à fait certain. J'avais l'intention de rentrer. Peut-être. Oui, c'est vrai que j'ai un peu traîné chez le client, j'ai posé trop de questions, j'avais cette impression désagréable que quelque chose ne tournait pas rond, et pourtant, je n'arrivais pas à identifier le problème.

Mais sinon j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai même couru après ce fichu train. Et pourtant, au dernier moment, je n'ai pas pu monter dedans.

— Cam, on ne peut pas faire ça sans toi.

— Ben si. T'y arrives très bien d'habitude.

— Mais c'était TA soirée, espèce d'andouille !

J'explique patiemment :

— La soirée est à tout le monde, pas juste à moi. Faites ce qui vous amuse. Tout va bien.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, gronde tante Clothilde.

Bien sûr que je sais. Elle voulait me faire prêter serment, m'initier à son truc, me faire rentrer dans sa grande dynastie des Jonas, et j'ai pas forcément envie.

En arrière-plan, j'entends ma mère qui grommelle quelque chose du style *tous les ans la même chose, typique de Cam, j'en étais sûre*.

— Cam, reprend Clothilde, tu vas encore perdre une année